



Conversation avec Marguerite Yourcenar

PAR ASSIA DJEBAR

Je me souviens qu'à l'occasion de la réception, à Harvard University, Boston, organisée pour la remise du prix Marguerite Yourcenar décerné à mon recueil de nouvelles *Oran, langue morte*, je me suis livrée devant le public à un exercice de « conversation imaginaire avec Madame Yourcenar ».

L'idée de la « conversation imaginaire » m'est venue quand j'ai su que Marguerite Yourcenar, jeune traductrice des *Vagues* de Virginia Woolf, avait alors rencontré à Londres son aînée anglaise. Quand Yourcenar parle de cette entrevue, nous sommes prêtes, nous, femmes écrivains au travail à la fin de ce siècle, à trembler d'émotion à l'idée de ce tête-à-tête — il y a soixante ans de cela — entre ces deux « bonnes femmes » hors du commun, que séparaient alors trente ans environ. Or, il semble, en fait, que rien ne se soit vraiment dit alors : certes, Madame Yourcenar n'était que simple traductrice aux yeux de Virginia Woolf abondant, elle, la toute dernière partie de sa vie, à coup sûr la plus vulnérable. Oui, la rencontre a paru être de pure forme, Virginia Woolf laissant, paraît-il, à la jeune Française, toute liberté pour sa traduction... Il n'y aurait donc pas eu de véritable conversation : un courant n'est pas passé entre ces deux femmes de cœur et de sensibilité. Point d'échanges même littéraires car, sans doute, Yourcenar n'avait pas osé évoquer ses premiers écrits d'auteur devant la « grande dame » des lettres anglaises... En fait, cela dut être, à rebours, la plus âgée, la plus célèbre donc, qui, dans le fond, s'avérait la plus tremblante, pénétrant de plus en plus dans les angoisses qui auront raison d'elle, qui la conduiront à son suicide (je l'ai vue, cette maison avec ce jardin, et surtout cette rivière où elle se noya, de gros cailloux dans

les poches). Et ce fut donc la plus jeune, la presque débutante qui, assise devant Virginia, celle-ci paraissant raidie de timidité ou de convenance, qui fut probablement alors la plus forte, déçue seulement en partant que Virginia Woolf n'ait manifesté qu'une bienveillante courtoisie envers la traductrice française... Il n'y eut point de conversation véritable — faite d'échanges, de questions, de remarques, de doutes entrecroisés — comme ces dialogues qui ont pu s'échanger quelquefois entre femmes-écrivains de différentes langues, de divers pays, du moins, disons, ces dernières décennies.

Pourquoi donc ai-je esquissé cette rencontre en creux entre Madame Yourcenar et Virginia (et vous voyez bien que, même pour nous aujourd'hui, Yourcenar reste « Madame Yourcenar » et la grande, la bouleversante Virginia Woolf est devenue le plus souvent pour ses consœurs d'aujourd'hui « Virginia ») ? Je m'y suis attardée pour me dire que les rencontres réelles entre écrivains que séparent vingt, trente ou quarante ans sont le plus souvent formelles... Je me console ainsi de n'avoir jamais rencontré — moi, anonyme dans une salle de conférences —, de près ou de loin, Madame Yourcenar. Me reste donc la convention, l'exercice littéraire de la « conversation imaginaire »...

Madame Yourcenar, je dirai tout d'abord que devant les deux chefs-d'œuvre qui ont fait votre réputation internationale, *Mémoires d'Hadrien* et *L'Œuvre au Noir* (écrits tous deux aux États-Unis et séparés, peut-être faut-il le rappeler, par dix-sept ans de travail), et que j'ai gardés dans mes bibliothèques malgré les multiples déménagements de pays en pays (et maintenant d'un continent à l'autre), moi la lectrice et l'auteur qui n'ai abordé le genre « roman historique » que dans la deuxième partie de ma vie, devant donc ces deux œuvres grouillant de personnages, d'actions, d'idées, je commence toujours par la fin — c'est-à-dire par les notes de l'auteur. Car je vous remercie de procéder, au moment de l'édition, en « femme dans sa cuisine » ou en apothicaire, ou encore en chimiste, détaillant vos compositions, vos recettes, disons tout simplement vos sources.

Dans un premier temps, je veux saluer plutôt l'artisane avec son honnêteté méticuleuse et minutieuse : rappelant, pour le livre dans l'Antiquité, les sources érudites, les réminiscences littéraires, les images et les statues de l'art antique, les dessins, les bas-reliefs... tandis que pour Zénon (supposé né en 1510) vous nous rappelez qu'il aurait été le contemporain du grand chirurgien Ambroise Paré, de

Giordano Bruno qui mourut par le feu (Zénon, lui, se suicidera), que maints épisodes de sa vie ont été empruntés à la vie d'Érasme (pour la naissance illégitime), qu'une intervention chirurgicale a été « calquée », dites-vous, sur le récit qu'en fait Ambroise Paré dans ses *Mémoires*, que maintes phrases du dialogue où intervient Zénon sont, vous l'avouez, de Léonard de Vinci ; quant aux formules d'alchimie en latin, vous les avez tirées directement d'ouvrages fort doctes sur l'alchimie dont vous fournissez la référence... En somme, Madame Yourcenar, vous retournez les cartes, vous dépliez les secrets de votre création... Vous précisez assez fièrement que vous avez fait du faux (le Zénon imaginaire) avec des morceaux épars de réel trouvé, lu ou regardé et que cette alchimie-là de l'écriture produit du vif, du vivant qui irradie sous nos yeux. Vous nous laissez en juger. Et, comme vous le notez à la fin d'*Hadrien* (votre « Carnet de notes » a été édité six ou sept ans après l'édition originale de 1951) : « Un pied dans l'érudition, l'autre dans la magie, ou plus exactement, et sans métaphore, dans cette magie sympathique qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un. » Et, à peine un peu plus loin, vous ajoutez (alternant, selon votre inimitable manière, le doute avec la sérénité et la confiance de celle qui termine son œuvre comme elle le devait) : « Tout nous échappe, et tous, et nous-même. La vie de mon père m'est plus inconnue que celle d'Hadrien ! »

Ce constat, « tout nous échappe », qui peut étonner de la part d'une femme comme vous qu'on a sans doute trop vite statufiée dans une maîtrise de caractère et de style, j'y reviens cette fois pour vous dire qu'il me rappelle combien ces notes d'auteur accompagnant ces deux romans sur le pouvoir — romans que je définirais comme « européens », l'un en Occident de l'Empire romain, l'autre dans le seizième siècle des fractures religieuses et des rivalités franco-espagnoles — m'ont fait sentir combien ces œuvres, bâties à partir d'une large vision du monde et d'une volonté souveraine de femme, ont toutefois risqué de ne pas être. Oui, c'est vous-même qui le dites. Avec un sourire léger, comme en passant. Vous nous avez, surtout, par ces deux longs post-scriptum, retracé la genèse de leur écriture.

Vous avez ressuscité l'empereur Hadrien. Vous avez inventé, dix-sept ans plus tard, Zénon, tous les deux hommes de paix, se débattant pour la maintenir, entêtés à guérir, à éviter la persécution, à poser un regard lucide sur les tumultes de leur époque... Mais il s'en est fallu de peu. Ces personnages qui vous ont hantée

dès votre jeunesse, vous nous livrez le hasard presque miraculeux (et c'est une ombre de roman, derrière chaque roman) de leur naissance définitive.

Rappelons que ce livre qui ressuscite Hadrien, vous dites l'avoir conçu entre 1924 et 1929, entre votre vingtième année et vos vingt-cinq ans... Ces travaux abandonnés ont été repris entre 1934 et 1937. Or une seule phrase de la rédaction de 1934, elle aussi abandonnée, subsiste dans le texte actuel. Ainsi ce projet, vous y avez renoncé de 1939 à 1948... et vous ajoutez, commentaire révélateur : « Enfoncement dans le désespoir d'un écrivain qui n'écrit pas. » Intervient alors le miracle : en décembre 1948, vous recevez de Suisse une malle pleine de papiers vieux de dix ans. Au cours d'une soirée, vous trie, vous jetez, vous brûlez... Puis, cinq feuilles dactylographiées que vous allez presque détruire... vous lisez : « Mon cher Marc. » Vous pensez : « Marc ? De quel ami, de quel amant, de quel parent éloigné s'agissait-il ? » Vous ne vous rappelez aucun Marc... Vous lisez encore quelques lignes... Il s'agit de Marc Aurèle et c'est un fragment du manuscrit de 1939 que vous aviez cru perdu... Cette nuit-là, vous relisez Dion Cassius et une *Histoire Auguste*. Cette nuit-là, vous prenez la décision de retourner à l'empereur... « Je partis pour Taos, au Nouveau-Mexique ! » Dans un wagon entre New York et Chicago, vous écrivez. Le jour suivant, à la gare de Chicago (le train est bloqué dans la neige), vous écrivez. Et de même, dans l'express de Santa Fe... Vous ajoutez : « Je ne me souviens guère d'un jour plus ardent, ni de nuits plus lucides... » Puis, le 26 décembre 1950, c'est-à-dire exactement deux ans après, dans l'île des Monts-Déserts, vous écrivez les dernières pages de la mort d'Hadrien que vous terminez par sa dernière pensée : « Tâchons d'entrer dans la mort, les yeux ouverts. »

Pour *L'Œuvre au Noir*, vous nous rappelez aussi que ce roman a sa source dans un récit de cinquante pages, intitulé *D'après Dürer*, publié en 1934. Ce texte n'est lui-même qu'un reste sauvé de ce que vous appelez un « roman trop ambitieux », conçu entre 1921 et 1925. Ici, à nouveau, le renoncement est ombre noire pour commencer : la jeune femme à la vision si large doit constater qu'elle n'a pas (qu'elle n'aura pas) les moyens de son imagination, j'allais dire « de sa visitation ». En 1955 — vingt et un ans après le récit de cinquante pages, reste du roman rêvé dix ans auparavant —, le livre pourtant est enfin commencé. De la première ébauche d'origine ne subsiste, nous dites-vous, que quelques fragments

dans le chapitre « la conversation à Innsbruck ». *L'Œuvre au Noir* actuel a été, pour l'essentiel, rédigé entre 1962 et 1965. Dans une interview que vous accorderez plus tard, vous évoquerez le jour où, dans votre maison de l'île des Monts-Déserts, vous finissez le roman (par une mort à nouveau du héros, cette fois une mort volontaire). Vous dites avoir répété trois cents fois — comme pour vous en enivrer — le nom de Zénon. « Zénon enfin existe ! », pensiez-vous. Épuisement ou victoire ? En tout cas, ici aussi, après l'abandon, le renoncement, l'éloignement, vous reprenez la tâche et dans un ultime, long et lent mouvement, le livre enfin existe...

« Il fallait peut-être [et je reviens à vos notes sur *Mémoires d'Hadrien*] cette solution de continuité, cette cassure, cette nuit de l'âme que tant de nous ont éprouvée à cette époque, chacun à sa manière, et si souvent de façon plus tragique et plus définitive que moi, pour m'obliger à essayer de combler, non seulement la distance me séparant d'Hadrien, mais surtout celle qui me séparait de moi-même ! » Nous y voilà ! J'éclaire là un endroit sensible, j'allais dire vulnérable. Car vous êtes vulnérable, Madame Marguerite Yourcenar ou, en tout cas, vous l'avez été... Dans votre labeur, sur votre chemin d'écriture et en dépit de tous vos voyages, vos plaisirs, vos libertés, et votre constant émerveillement de vivante.

Je reviens, pour finir, au premier face-à-face évoqué au début : vous, la jeune personne secrète, semblant timide et qui s'assoit devant Virginia Woolf pour demander licence de traduction française ! Il était facile d'imaginer Virginia douloureuse, dolente, affaiblie... et, à cause de cela, déjà lointaine. Vous, je vous ai dessinée forte trop vite. La plus forte des deux. Jeune, orgueilleuse et seulement déçue par le non-échange, par la convention qui n'a pas permis le vrai dialogue. Mais non, vous ayant un peu suivie aujourd'hui à l'ombre de vos deux plus grands livres, je vous découvre fragile, doutant, désespérant puis, par miracle, prenant enfin votre élan et, comme vous le dites presque amoureuxment, connaissant enfin, dans la création menée à terme « des jours ardents et des nuits lucides ».

Ainsi, pour ma part — moi, vulnérabilisée par mon expatriation actuelle, par l'ombre, qui me suit ou me pénètre, de ma culture musulmane au féminin —, c'est en effet dans votre faiblesse cachée, si rarement décelée, mais par vous-même avouée, c'est aussi par l'entêtement de votre effort créateur que je me sens quelque peu rassurée : grâce à vous, face à vous. À votre exemple, en terre américaine, et si

loin de ma terre d'origine — en tumulte encore et encore —, je suis ramenée, à mon tour, à ce seul mouvement de l'écriture. Écriture en déplacement, mais écriture réinventant ses ancrages.

Madame Yourcenar, en cela vous demeurez exemplaire. Dix ans après votre mort et en terre américaine, votre français ici transporté, je résumerai votre vie comme une « vie errante » conjuguée à une « vie immobile ». En vous remerciant de la stoïcité de votre exemple.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Assia Djébar, *Conversation avec Marguerite Yourcenar*. Séance publique du 15 novembre 2003 : Marguerite Yourcenar, le sacre du siècle [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15112003/djebbar.pdf>>